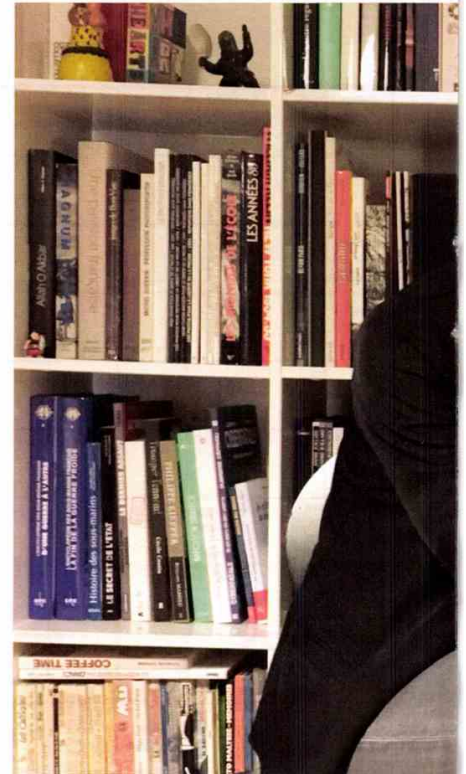




Mon histoire *témoignage*

“Seule femme dans un sous-marin nucléaire...”

Journaliste, elle est la première femme à avoir partagé la mission secrète d'un sous-marin nucléaire d'attaque de la Marine nationale. Une expérience hors du commun que Nathalie nous raconte. Par Valérie Josselin



Nathalie Guibert, 53 ans, journaliste Défense au quotidien *Le Monde*

Découvrir un univers interdit aux femmes, comprendre le quotidien d'un sous-marinier : voilà de quoi attiser la curiosité d'une reporter passionnée par les institutions régaliennes. Elle a décrit ce huis clos dans un livre*.

Trois ans. C'est le temps qu'il aura fallu à Nathalie pour obtenir son autorisation d'embarquer à bord du *Perle*, l'un des six sous-marins nucléaires français. Chaque mission de ce navire de guerre est classée secret-défense, et les femmes ne sont pas les bienvenues à bord. Jusqu'en 2017, aucune Française n'avait pu suivre une carrière dans ces bâtiments, immergés jusqu'à soixante-dix jours. La Marine nationale, qui s'appretait à ouvrir les équipages aux officiers de sexe féminin pour augmenter son vivier de recrutement, a donc accepté la demande de la journaliste alors âgée de 47 ans.

« J'allais vivre l'expérience d'un internat de garçons »

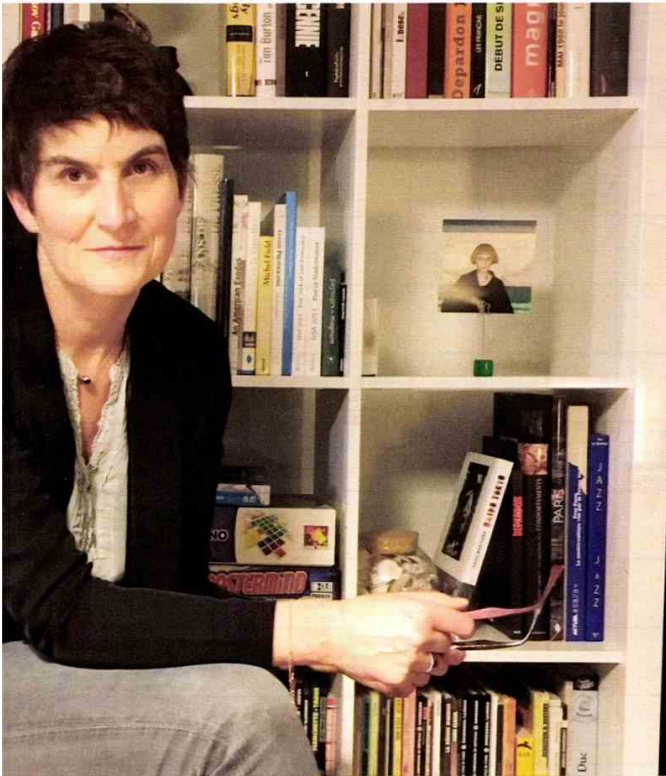
« Pour l'état-major, il était rassurant que je sois journaliste expérimentée et mère de famille. La présence d'une jeune femme de 25 ans aurait pu être à leurs yeux une source de problèmes potentiels, la moyenne d'âge des sous-marinières avoisinant 27 ans. Je n'appréhendais ni la promiscuité, ni le manque d'air ou l'enferme-

ment. Je suis aussi issue d'une famille nombreuse, et mère de trois grands garçons. Pour moi, j'allais vivre ni plus ni moins l'expérience d'un internat de garçons. La guerre en plus. Ma principale appréhension ? Que je n'arrive pas à entrer dans cette "famille". Le mois précédant le départ, j'ai suivi à Brest un stage consistant à se glisser en combinaison étanche dans le boyau du sas d'évacuation pour en être éjectée dans le noir. Puis un stage incendie en tenue de pompier. J'ai aussi acquis des notions de navigation et une formation de base pour devenir barreur de renfort. Indispensable pour être crédible et faciliter mon intégration. Pour mettre toutes les chances de mon côté d'être bien accueillie, je ne me voyais pas arriver les mains vides... Du bon vin, les marins en avaient. Et impossible pour moi de leur offrir du porno, dont ils font une grosse consommation. Un sous-marinier m'a tirée de ce mauvais pas : "Prends des bandes dessinées, ils adorent ça !"

« Mon départ a suscité bien des fantasmes »

Mon départ a suscité bien des fantasmes chez mes collègues féminines, qui me voyaient déjà déambuler en petite tenue dans les coursives. Je les ai vite calmées : dissimulée dans l'uniforme militaire en grosse toile ignifugée, j'allais devenir asexuée. Je ne me trompais pas : en partant, un marin m'a lancée affectueusement : "Vous êtes un peu notre Jeanne Calment !" Une femme à bord ? La question n'était pas là. J'étais d'abord, comme eux, un être humain enfermé volontairement, et devant vivre à la lumière artificielle : jaune le "jour", rouge dès 20h. Je dormais sur une bannette dans la "chambre à cinq", dans laquelle on ne tient qu'à deux debout. La douche ? Un cagibi où on ne peut pas rester

* « Je n'étais pas la bienvenue », (éd. *Paulsen*).



plus d'une minute, un jour sur deux. Le commandant en second m'avait fixé un créneau : à 9h 10 ou à 18h 10. Pas question d'arriver en retard. Il n'y avait que trois douches. Pareil pour les toilettes, parfois condamnées pour les besoins des opérations militaires. Nous vivions dans les odeurs d'huile, de fer et les rejets de transpiration ou des sanitaires. La climatisation ne fonctionne pas toujours très bien ! J'ai aussi vite compris qu'on ne peut pas se déplacer sans toucher quelqu'un. On ne marche pas dans un sous-marin, on se glisse, de profil le plus souvent. Au début, je passais mon temps à dire "pardon". Je suis sortie avec des bleus sur tout le corps à cause des échelles !

« J'ai participé au rituel du karaoké, le dimanche midi »

Un emploi du temps théorique avait été organisé. Mais au bout d'une semaine, il a volé en éclats. J'ai vécu confortablement dans une position intermédiaire, hors de la hiérarchie, entre les officiers et l'équipage. J'assistais aux exercices, aux réunions, j'ai appris la langue de l'équipage, le nom des machines, le plan du sous-marin, et je devais être capable de donner l'alerte si je percevais quelque chose d'anormal. A la barre, ou au poste de la propulsion, j'ai découvert les quarts, de 8h à 12h, de 16 à 20h ou de 20h à minuit, mais aussi le "zérac", celui de minuit à 4h du matin. Mon objectif était de vivre au maximum au contact des marins pour qu'ils témoignent de cette expérience excitante mais inhumaine, qui, en dix ans, leur fait perdre leur jeunesse. J'ai pris mes repas avec eux, participé au rituel du karaoké, le dimanche midi. Heureusement, j'ai échappé au bizutage qui consiste à faire boire aux novices une mixture infâme. La pre-



mière fois que j'ai glissé mon linge dans la machine, j'ai eu peur de voir disparaître une petite culotte... Mais là encore, ils ont été sympas avec moi, et m'ont épargné.

« Ici, on n'exprime pas ses émotions ou ses désaccords »

J'ai vite repéré les "taiseux", ceux qui m'esquivaient, comme ceux qui allaient devenir de vrais soutiens. Le sous-marin est un milieu très macho. "Une femme, ça porte la poisse" : telle est la croyance ancestrale des marins. En cas d'aléa technique, de changement de mission, je sentais tous les regards se tourner vers moi : "C'est à cause d'elle", pensaient-ils très fort. Pourtant cela s'est bien passé avec tout le monde, sauf un. A l'extérieur, je me serais "fritée" avec lui, mais ici, on n'exprime pas ses émotions ou ses désaccords. La concentration et l'ambiance à bord l'exigent. Alors, tout est lissé. On n'aborde pas les sujets personnels ou à polémique, et les mauvaises nouvelles sont filtrées. Les marins ne lisent les mails de leur famille qu'une fois par semaine. Je me suis habituée mais il m'est arrivé d'avoir envie de crier un bon coup ou d'exploser de rire !

« C'est un univers avec des règles strictes qui aident à tenir »

Lors de la descente du sous-marin, des souvenirs enfouis sont remontés : une introspection proche de celle de la psychanalyse. Quand on me demande comment j'ai vécu le confinement durant la crise sanitaire, je réponds : difficilement. La vie dans un sous-marin participe de l'enfermement volontaire, c'est un univers cohérent avec des règles strictes qui aident à tenir. On y trouve vite son équilibre. A la maison, c'est dur de s'empêcher de sortir quand on voit le soleil briller... Si j'ai tant voulu vivre cette expérience, comme j'ai aimé en revenir ! S'éblouir du vert de la nature, lever son regard vers le ciel, échanger avec ceux qu'on aime... Nous sommes faits pour la lumière ! Je n'en avais pas forcément conscience avant. C'est ça, le bonheur ! » ●

**Vous avez vécu une expérience extraordinaire ?
Envoyez-nous votre témoignage par mail à
lectrices@femmeactuelle.fr (objet: Mon histoire).**